

La musique, hors culture

Gilles Marcotte

Volume 37, numéro 3 (219), juin 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1995). La musique, hors culture. *Liberté*, 37(3), 123–127.

L'AMATEUR DE MUSIQUE

GILLES MARCOTTE

LA MUSIQUE, HORS CULTURE

« L'univers musical de Jacques Rivière bascula un certain jour de novembre 1913, lors de la première représentation du *Sacre du printemps*. »

Je lis cela dans la grande biographie de Jacques Rivière par Jean Lacouture¹, et je suis pris, je l'avoue, d'un rien de nostalgie. Il y avait des événements, dans ce temps-là. On se passionnait. On adorait. On se fâchait. On découvrait. Il y avait eu la bataille de *Pelléas*. Voici celle du *Sacre*. Je ne crois pas qu'il s'en soit produit, depuis lors, dans le domaine musical. Le *Wozzeck* d'Alban Berg a été honni par les puissances nazies, non par le public, ou seulement par un public nazifié.

On peut trouver futile que j'éprouve une certaine nostalgie pour ces événements percutants, et je ne suis pas loin de partager cet avis, d'autant que les manifestations d'enthousiasme esthétique à coups de poing ne laissent pas de m'intimider quelque peu. Je m'imaginais, à la salle Wilfrid-Pelletier, disant des injures à la dame de la rangée suivante qui enseigne aux Sciences de l'éducation et ne prise pas le moderne, échangeant des gnons avec son mari, hurlant de concert avec quelques

1. Jacques Rivière. *Une adolescence du siècle* — Jacques Rivière et la NRF, Paris, Le Seuil, 1994.

étudiants du Conservatoire... Non, vraiment. Je ne me fâche, au concert, que lorsqu'on continue de parler après les premières mesures de la *Quatrième* de Bruckner, ou qu'un robuste abonné aux jambes trop longues donne des coups de genou dans le dossier de mon fauteuil. Et encore, j'y vais doucement, je ne me résigne à intervenir — par un regard courroucé, le plus souvent — qu'à la dernière extrémité. La dernière fois, même, je n'ai pas bronché, pas du tout. Si, à l'avenir, vous me voyez sortir de la Place des Arts avec une auréole sur la tête, au lieu de la traditionnelle casquette, ne soyez pas étonné. Je consentirai à vous saluer.

Vous avez sans doute deviné que je m'attarde à ces détails futiles parce que j'éprouve quelque difficulté à en venir au fait, à la question que me pose le souvenir de la première du *Sacre*. Je vais chercher du secours auprès du grand poète et essayiste mexicain Octavio Paz, qui dans son dernier ouvrage traduit, *La flamme double*², aborde précisément la question qui me hante. Il commence par dire qu'il n'est « ni pessimiste ni nostalgique » ; ce qui veut dire qu'il l'est un peu, comme moi, et qu'il éprouve quelque honte, pessimisme et nostalgie affectant comme on sait les âmes faibles, incapables d'affronter leur époque. Quelques lignes plus loin, il écrit : « Depuis 1950, (...) des œuvres et des personnalités remarquables n'ont pas cessé de se manifester dans les domaines de la poésie, de la musique, du roman et des arts plastiques. Mais aucun grand mouvement esthétique ou poétique n'a surgi. » Mouvement, événement, c'est du pareil ; tous deux signalent une rupture, à tout le moins un déplacement plus rapide des plaques tectoniques, sinon un

2. *La flamme double. Amour et érotisme*, traduit de l'espagnol par Claude Esteban, Paris, NRF/Gallimard, coll. « Du monde entier », 1993.

tremblement de terre. Il serait trop facile de prétendre réfuter l'affirmation d'Octavio Paz en lui parlant du pop art, de la musique minimaliste et de tant d'autres choses qui ont fait gondoler la croûte terrestre au cours des dernières décennies. Il y en a eu beaucoup, en effet, énormément ; mais trop d'événements, de mouvements, c'est l'équivalent de rien du tout, c'est la négation même de l'événement, du mouvement.

Il me paraît que, dans le domaine musical, le phénomène a des dimensions, des significations qu'il n'a pas ailleurs. J'ose formuler la proposition suivante : la musique — depuis quand ? — est sortie du champ de la culture. Au temps de *Pelléas*, du *Sacre*, on ne pouvait pas ignorer que *Pelléas*, que le *Sacre* avaient eu lieu, que ces œuvres avaient fait entrer dans le royaume des sons organisés non seulement des effets nouveaux, mais surtout des questions nouvelles, qui n'étaient pas sans rapport avec celles qui se posaient en littérature et en peinture. Ces œuvres étaient de conséquence, avaient des conséquences. Or, je viens d'écouter, sur disque (je n'espère pas l'entendre jamais au concert), la dernière œuvre d'Olivier Messiaen, *Éclairs sur l'au-delà...* Olivier Messiaen est sans doute un des plus grands musiciens, sinon le plus grand, de notre époque ; et sa musique présente ce caractère, essentiel à mon sens aux grandes œuvres, d'être savante, techniquement novatrice, et en même temps d'offrir à l'auditeur moyen une surface accueillante. Je n'essaierai pas de décrire cette œuvre, qui rappelle, notamment par le somptueux choral de cuivres de son premier mouvement, une composition ancienne de l'auteur, *L'Ascension*. C'est, j'y insiste, une œuvre éminemment séduisante, par l'invention, l'éclat de la couleur orchestrale. Le mouvement central, « Demeurer dans l'Amour... », extrêmement lent, presque immobile, est très précisément ce que devrait être la musique *new*

wave si elle pouvait être ce qu'elle n'est pas, épouvantable sirop. Elle répond, authentiquement, au désir de concentration spirituelle qui va se perdre dans les musiquettes du jour. Qui dira que cette œuvre n'est pas tout à fait actuelle ?

Elle n'aura sans doute pas souvent les honneurs du concert symphonique. Et comme elle exige des effectifs importants, elle fera même difficilement son entrée dans les programmes spécialisés de musique contemporaine. C'est dire que, comme l'ensemble de l'œuvre de Messiaen, elle demeurera marginale dans le champ culturel général, sans contact ou presque avec ce qui se passe dans les autres formes d'expression artistique. Disons-le crûment : pour l'homme cultivé, pour l'intellectuel de notre temps, il ne paraît pas indispensable de connaître la musique de Messiaen (ou de Stockhausen, ou de Boulez, ou de Tremblay...). Il saura, ou devra savoir quelques petites choses de Braque, ou même de Jasper Johns. Mais sur ses contemporains musicaux, les grands créateurs musicaux de son temps, son intérêt ne sera pas sollicité, sauf si une passion tout à fait particulière l'entraîne de leur côté, comme un Fernand Ouellette découvrant, étudiant Edgard Varèse, écrivant sur lui l'ouvrage que l'on sait. Connaissez-vous la *Sonate pour violon et piano* de Jean Vallerand ? Écrite en 1950, c'est une œuvre chaleureuse, élégante, et qui pourrait accompagner certaines œuvres littéraires de la même époque, *La Fin des songes* de Robert Élie ou les poèmes d'Éloi de Grandmont. Je viens de la découvrir dans l'*Anthologie de la musique canadienne*, où Radio-Canada recueille pieusement la musique de nos compositeurs. Au contraire des œuvres littéraires du début des années cinquante, la *Sonate* de Vallerand, comme bien d'autres, est aujourd'hui complètement oubliée. Vouée au temps, la musique risque toujours de mourir avec le temps. Abstraite, acceptant difficilement

de se laisser traduire en mots, elle ne peut entrer dans le concert culturel que par la grâce de quelque malentendu.

Mais Jacques Rivière pouvait écrire, en 1913, à propos du *Sacre du printemps* qui venait d'être créé à Paris :

La grande nouveauté du Sacre du printemps, c'est le renoncement à la « sauce ». Voici une œuvre absolument pure. Aigre et dure, si vous voulez ; mais dont aucun jus ne ternit l'éclat, dont aucune cuisine n'arrange ni ne salit les contours. Ce n'est pas une « œuvre d'art », avec tous les petits tripotages habituels. Rien d'estompé, rien de diminué par les ombres ; point de voiles ni d'adoucissements poétiques ; aucune trace d'atmosphère. L'œuvre est entière et brute, les morceaux en restent tout crus ; ils nous sont livrés sans rien qui en prépare la digestion ; tout ici est franc, intact, limpide et grossier...

Oserions-nous parler du *Sacre*, aujourd'hui, dans ce style... culinaire ? Peu importe. Ce texte appartient à Jacques Rivière, il constitue la réaction étonnée, passionnée d'un écrivain à l'écoute d'une œuvre qui bouleverse, non seulement la musique, mais aussi bien son art à lui, la littérature.

Jacques Rivière dira aussi, à propos d'une autre œuvre de Stravinski, *Le Rossignol* :

Une aigre et rase mélodie chemine un instant toute seule, s'aidant d'on ne sait quelles petites pattes sous le ventre...

Cette bestiole me plaît beaucoup. Il me semble qu'elle n'aurait pas déplu à Stravinski.